

Cette Université qui porte le nom de l'évêque pionnier de notre pays, qui est d'origine encore récente mais dont le nom a traversé les mers, qui a déjà fait parmi nous tant de bien, et d'où sont sortis tant d'hommes remarquables dans le clergé, le barreau, la médecine et autres professions dirigeantes, cette Université, disons-nous, a été jusqu'ici l'œuvre à peu près exclusive du Séminaire de Québec.

C'est le Séminaire de Québec qui l'a fondée. C'est lui qui l'a organisée, soutenue, développée, au prix d'incroyables sacrifices. Ce sont ses prêtres, recteurs, directeurs, professeurs, aidés sans doute de laïques instruits et profondément dévoués, qui, avec un salaire dérisoire dont s'offusquerait le plus humble de nos ouvriers, ont imprimé chez nous à l'enseignement supérieur et professionnel un très vif essor. Nous ne dirons jamais assez ce que l'Église et la Patrie doivent à ces hommes qui par leurs talents eussent pu, dans le monde, se conquérir de belles fortunes, de très lucratives positions, et qui ont préféré se faire les artisans obscurs de la fortune des autres, les instruments du succès et de la gloire de leurs élèves dans toutes les carrières ouvertes à leur ambition.

C'est un devoir pour nous de leur offrir ici le tribut de notre très profonde gratitude, et de proclamer solennellement, en face de tout le pays, leurs admirables mérites.

Mais ce témoignage, Nos Très Chers Frères, ne suffit pas ; et l'heure, croyons-nous, est venue de reconnaître l'œuvre remarquable de science, de dévouement et d'apostolat, due à l'Université de Québec, non seulement par des paroles, mais par des actes. L'heure est venue de sonner, dans nos divers diocèses un appel éclatant à la générosité publique en faveur de cette institution bienfaisante qui éprouve l'impérieux besoin de nouveaux développements, et qui, par ses seules ressources, ne saurait donner à ses efforts toute l'ampleur, toute l'intensité, toute l'efficacité, que les temps requièrent.

Quelque considérables que soient les résultats obtenus depuis sa fondation par notre Université, soit au point de vue de la culture générale, soit dans le domaine des connaissances professionnelles, il y a, certes, place dans son enseignement pour d'importants progrès. Grâce à des méthodes plus hautes, à des études plus fouillées, les lettres et les sciences peuvent y atteindre un niveau plus élevé. On désire à bon droit, dans les différentes facultés : en théologie, en philosophie, en droit, en médecine, la création de chaires nouvelles.

Il nous semble spécialement nécessaire que les cours dont relèvent les si épineuses questions, religieuses et sociales, de notre époque, élargissent leurs cadres et s'ajustent, autant que possible, à toutes les nécessités du jour, en conformité des principes posés